

Psychanalyse et genre humain

Claude NACHIN¹

¹Psychiatre et psychanalyste SPP, 3, impasse André Lurcat, 80090 Amiens, France.
cfnachin@orange.fr

Résumé

Au terme d'un survol historique du concept de castration, l'auteur propose une nouvelle définition de la castration en intégrant les composantes féminine et masculine.

Mots clés : psychanalyse, identité sexuée, complexe d'Œdipe.

Psychoanalysis and human gender

Abstract

The author provides an historical survey of the notion of castration and a proposal for a new definition of castration which encompasses female and male components.

Key words: *psychoanalysis, gender, Œdipus complex.*

De Freud à Lacan, la psychanalyse s'est souvent trouvée enfermée dans une théorie de la Castration et de la Femme qui insiste sur la différence des sexes et oublie que le genre humain est constitué d'hommes, de femmes et d'enfants avec des représentants de trois et, de plus en plus, de quatre générations vivantes et de sept générations aisément imaginables dans l'esprit. Au demeurant, Imre Hermann (1972) avait déjà vu que l'accent exclusif mis sur la différence des sexes occultait la « grosse différence » entre sexe d'enfant inopérant et sexe d'adulte.

La castration chez Freud

Stephan Broser a suivi le curieux parcours de la castration dans la correspondance de Freud avec Fliess ainsi que dans *L'interprétation des rêves* et dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Dans un premier temps, le complexe d'Œdipe apparaît indépendamment de toute allusion à la « castration », puis le complexe de castration est lié au complexe d'Œdipe. Mais c'est ce dernier qui reste jusqu'au bout le critère de l'appartenance à la psychanalyse. Au lieu du souvenir d'enfance de Freud exposé dans la lettre à Fliess du 15 10 1897 où le coffre, « *Kasten* », symbolise

le contenu du corps de la mère comme domaine du fantasme lié à la déficience du regard, la scène de l'Œdipe est finalement reconstituée en substituant à la déficience du regard devant le corps barré de la femme, un défaut manifeste et visible sur le corps de cette même femme, introduit sous le terme de castration, tandis que le désir incestueux du retour dans le ventre de la mère est puni par l'aveuglement. Il y avait donc eu une première conception positive du contenu invisible du corps de la mère et de son rôle dans la promotion du psychique chez l'enfant qui devait d'ailleurs être reprise par Mélanie Klein et les auteurs postkleiniens. Les travaux de Claudie Cachard (1986) sur les enveloppes psychiques, ceux de Didier Anzieu (1985) sur le Moi-peau et la notion de « matrice psychique » chez Gear et Liendo (1975) viennent compléter et corriger sur certains points la théorie freudienne.

Laplanche et Pontalis (1967) ont remarqué que la position finale de Freud sur le complexe de castration n'apparaît que tardivement dans l'œuvre freudienne, soit en 1923. On sait aussi que Freud s'y est tenu fermement mais qu'il n'en a pas fait un critère d'appartenance à la psychanalyse. En effet, dès cette époque, la « guerre des sexes » ou plutôt les relations ambivalentes entre les sexes qui divisent l'humanité depuis l'Antiquité se sont manifestées

dans la psychanalyse entre Freud entouré d'un certain nombre de femmes, dont Hélène Deutsch, et Jones entouré d'autres analystes femmes, dont Mélanie Klein.

Aujourd'hui, une partie des analystes parlent et écrivent comme si la question de la castration était réglée dans le sens de Freud, mais ils se séparent ainsi de l'autre moitié des analystes du monde, et aussi des biologistes et des sociologues. Mais je laisserai de côté les arguments biologiques et socioculturels pour m'en tenir aux difficultés à l'intérieur de la psychanalyse. Dans une brève note, Freud signifiait clairement qu'une fillette de moins de quatre ans était parfaitement au clair avec la sexualité humaine et, par ailleurs, que si l'enfant nie ou caviarde ce savoir, c'est qu'il se sent dans l'obligation de ne pas savoir ce dont les grands ne lui ont pas parlé clairement et même semblent exiger de lui qu'il l'ignore.

La conception freudienne met l'accent sur la différence biologique des sexes et sur ses conséquences psychiques. Mais tout en ne transigeant pas sur l'importance de la sexualité dans la vie psychique, nous ne pouvons adhérer sans réserves à la théorie freudienne des stades du développement libidinal ni au complexe de castration tel que l'entend Freud. Gérard Mendel (1988) a amplement montré que l'on ne pouvait maintenir les deux postulats « biologiques » freudiens concernant l'un, l'hérédité des caractères psychiques acquis et l'autre, un chimisme sexuel produit et présent dans le corps tout en entier et commençant à se manifester dès la naissance. L'hérédité des caractères psychiques acquis est avantageusement remplacée par la notion d'héritages psychiques précoces liés à l'introjection de l'héritage parental que j'ai développé dans mon livre (1993). Je ne suivrai pas Mendel dans le remplacement de la pulsion sexuelle par une pulsion de plaisir global et je serais plus proche des derniers développements de l'œuvre de Jean Laplanche (1990) dans sa théorie de la séduction généralisée, où la pulsion sexuelle se voit introduite après la naissance à partir de la sexualité maternelle et parentale. Non seulement cela supprime la contradiction avec la biologie contemporaine, mais cela permet de réfléchir de manière nouvelle à l'articulation des pulsions et des relations objectales. Bien avant lui, Imre Hermann (1972) avait le premier opéré un rapprochement entre la psychanalyse et la biologie de son temps.

La première apparition du complexe de castration date de l'analyse du *Petit Hans*. Après les travaux de Maria Torok (1989) et de Barbro Sylwan (1978), nous savons ce que la phobie du *Petit Hans* devait à la relation de Freud avec ses deux parents et avec lui et ce qui reste de plus solide, c'est la notion d'un garçonnet au clair avec la sexualité humaine mais qui se rend compte de l'infériorité de son sexe d'enfant par rapport à celui des adultes et qui espère le moment où son pénis sera celui d'un homme adulte. La clinique rencontre donc tout autant la « grosse différence » entre sexe d'enfant inopérant et sexe d'adulte que la différence des sexes et c'est sans doute la préconception par l'enfant de l'immaturité de son sexe qui lui fait préférer rêver à sa sexualité future plutôt que se fixer étroitement sur les savoirs qui lui sont désormais fournis.

C'est *L'homme aux Loups* qui va être le point de départ de la fixation du complexe de castration pour Freud. Or, la parution de *Verbier de l'Homme aux Loups* de N. Abraham et M. Torok en 1976 a montré que toute une série de mots de l'illustre patient portant sur l'idée de blessure et énoncée de manière si variée ne visaient pas vraiment une idée de castration. Tous ces vocables couvraient un mot différent, marquant lui un plaisir sexuel illégitime, honteux et indicible sans compromettre l'Idéal du Moi du patient de sorte que son désir et sa jouissance sexuelle ne peuvent survivre que grâce à d'autres mots qui réveillent secrètement le premier sans le dévoiler. Gratter et tailler une branchette – allosèmes de « frotter » en russe – suscitent sa jouissance au point d'avoir l'hallucination du petit doigt coupé, mais dans les langues européennes, le petit doigt est celui qui révèle la vérité, il ne s'agit donc pas de figurer la castration mais de se rappeler qu'il faut se couper « la comprenette » pour ne pas dénoncer la scène primordiale vue par *l'Homme aux Loups* enfant. Ce travail a quasiment fait scandale dans la mesure où il bouleversait la manière avec laquelle les analystes considéraient habituellement le cas canonique de Freud, mais en dehors de la cohérence interne de ce travail sur le langage du patient, les « mémoires de *l'Homme aux Loups* », les travaux de M. Kardiner et les entretiens que le patient a donné à une journaliste allemande avant sa mort lui ont apporté des éléments de confirmation.

Maria Torok et Nicolas Rand (1993) poursuivent une recherche pour voir plus clair dans le monde interne de Freud et dans ce qui l'au-

rait amené à méconnaître l'esprit de la féminité. Quoiqu'il en soit, le point de vue de Freud de 1937 selon lequel « la difficulté de terminer l'analyse des femmes (qui) se heurte toujours au paradoxe comme inné d'être femme et de vouloir posséder un pénis » est périmé. L'essai de 1964 de Maria Torok sur « la signification de l'envie du pénis chez la femme », qui a proposé la compréhension de l'envie du pénis comme un symptôme analysable lié à un désir d'orgasme inhibé et devenu indicible, s'est vu confirmer pour moi par toutes les analyses de femme que j'ai pratiquées depuis vingt deux ans. Au demeurant, « l'envie du pénis » se retrouve chez l'homme, nombre de patients trouvent leur organe insuffisant et rêvent d'un pénis plus grand et plus performant, car aucun organe réel ne peut égaler un pénis imaginaire idéalisé.

En 1990, une lettre ouverte de M. Torok et N. Rand sur la sexualité féminine rappelle l'article de 1963 contestant le point de vue freudien selon lequel l'envie du pénis de la femme serait une donnée biologique inéluctable et la ramenant à la fixation à une imago maternelle qui interdit le « se-toucher » libidinal. Elle précise que la petite fille vit l'orgasme plus tôt que le garçon et qu'elle cherche une reconnaissance affective du côté des garçons et de son père de sorte qu'à la puberté, ce qui est nouveau pour le garçon est un retour du déjà connu et une confirmation pour une fille non inhibée. Mais si la petite fille n'a pas été reconnue, aucun homme ne peut rendre à la femme ce que la petite fille a été empêchée de se donner. La pathologie du mécontentement d'être femme renvoie au rapport répressif mère-enfant transmis à travers les générations et à l'héritage d'inhibitions sexuelles de mère à petite fille. Le travail de ce Fantôme commun à notre culture, institué dans la vie sociale par la mise en commun de ses effets, assure la psychisation d'un contenu historique, ici des aspects sociohistoriques de la sujétion de la femme dont seule la disparition pourra libérer les deux sexes comme l'écrivait déjà John Stuart-Mill.

Angoisses et angoisse de castration

Le point de départ du genre humain, c'est l'inhibition du système de comportement d'attachement dû à l'impotence motrice du nouveau-né humain par rapport au bébé primate qui peut se cramponner à sa mère à la nais-

sance, séparation et manque fondamental que les soins maternels ne viennent compenser que relativement réellement et symboliquement et qui est la source de la pulsion filiale des humains. C'est un traumatisme commun à l'espèce qui est aussi un Fantôme commun puisque les parents sont eux-mêmes des ex-enfants. Ce manque sera rééprouvé par tous dans une analyse approfondie, mais avec des modalités singulières selon son maternement et les expériences ultérieures de sa vie qui dépendent non seulement de sa mère, mais du père, de la famille, du Tiers social et des circonstances sociales et singulières d'une vie.

Dans l'œuvre de Imre Hermann, l'angoisse peut être ramenée aux phénomènes originels des situations de péril, en particulier à la perte de la mère et de ses remplaçants, à la perte ou à la lésion des organes génitaux, enfin à la désagrégation du psychisme ou de ses éléments constitutifs. La peur de la castration est reprise dans une conception d'ensemble où elle représente la perte de l'organe qui permet un des modes de reconstitution symbolique de l'unité duelle. Un chapitre particulier consacré au complexe de castration examine avec bienveillance le point de vue de Freud mais dégage finalement un point de vue différent. L'envie du pénis chez la femme serait une représentation de couverture pour son désir refoulé de recevoir le pénis masculin. Chez le garçon, l'image de la mère au phallus serait une représentation de couverture pour la grosse différence réellement perçue entre la taille des organes génitaux de la mère et des parents et le petit sexe inopérant du petit garçon. Ainsi, I. Hermann mettait l'accent dès 1942 sur le fait que fillettes et garçonnetts sont également « châtrés » vis-à-vis des adultes. Finalement, la métaphore de la castration pourrait se réaliser selon trois formes qui permettent au réel d'être réintroduit – et non plus escamoté – en psychanalyse. Sous la forme psychique, dès le second semestre de la vie, ce serait l'évanescence de la vie psychique, « l'agonie primitive » de Winnicott. On peut en rapprocher l'angoisse schizoparanoïde de Mélanie Klein. Sous la forme corporelle, ce serait la perte ou la lésion d'un organe essentiel. Sous la forme relationnelle, ce serait le retrait irrémédiable de l'amour ou la perte de la personne aimée. On peut en rapprocher l'angoisse dépressive de Mélanie Klein. L'animation des fantasmes de castration et de perte correspondants montre négativement l'importance des désirs sous-jacents et la pré-

sence de la crainte indique en plus que le péril ne s'est pas encore réalisé.

Difficultés communes et différentielles des hommes et des femmes

Du fait que ce sont les femmes qui s'occupent des jeunes enfants, si les filles ont la difficulté de changer d'objet d'amour principal pour glisser de la mère vers le père et les hommes, les hommes sont tributaires d'une identification primaire féminine qui rend tout aussi problématique leur identification secondaire au père et aux hommes.

L'origine est placée sous le signe de la pulsion filiale pour l'ensemble du genre humain. C'est la mère et l'entourage qui induisent la pulsion génitale chez l'enfant, à l'occasion des soins, en fonction de leur propre sexualité, bien avant que celle de l'enfant n'apparaisse en tant que telle. Cela introduit une autre conception du conflit œdipien. Le problème des jeunes des deux sexes est, une fois introjectée « l'enveloppe maternelle » du début, de passer aux introjections du vaste champ social qui transitent normalement par le père dans notre civilisation. Le conflit œdipien met en balance relation maternelle d'une part et accession au sexe dans le social d'autre part. Dans ce contexte, les mythes et les fantasmes communs dans notre culture ne sont que des manières manifestes de quitter sa mère et ses parents tout en leur manifestant un attachement dilatoire. Si prohibition il y a, elle ne vise de toute façon pas un inceste impraticable à l'âge impubère, mais la propension des mères à abuser du plaisir qu'elles tirent du maternement. Chez le garçon, derrière l'amour pour la mère, l'hostilité envers le père et la crainte de la castration qui sont la façade transparente du conflit œdipien, gisent la haine de la mère abusive, l'amour du père et un désir occulte de quelque coït avec lui aidant à se dégager de la mère et permettant de trouver son propre chemin d'homme vers la vie génitale et sociale. Chez la fille, derrière l'hostilité pour la mère « qui ne lui aurait pas donné de pénis » et l'amour pour le père, l'identification primaire à une mère qui n'apparaît ni comblante ni souvent comblée par le père se transforme difficilement en identification secondaire, ce qui entraîne un mouvement de rivalité avec le père et une difficulté à s'affirmer comme femme face à une mère qui serait vide et envieuse.

Pour les deux sexes, le désir fondamental est celui de devenir soi à travers la réalisation des actes fonctionnels de son sexe, la conjonction des expériences orgasmiques et identificatoires qui se préparent à travers les expériences autoérotiques de l'enfance lorsqu'elles ne sont entravées ni par leur condamnation, ni par la confrontation prématurée à la sexualité de l'adulte. Ce désir se heurte à la pulsion filiale qui tend à retenir auprès de la mère et des parents, d'autant plus quand ces derniers n'ont eux-mêmes pas gagnés leur autonomie psychique par rapport aux générations précédentes et ne se suffisent pas à eux-mêmes dans leur couple.

En guise de conclusion

Laissant de côté tous les sens qui ont pu être donnés à la notion de « castration » pour la garder en l'élargissant, pour m'en tenir à Freud, je rejoins Jean Laplanche lorsqu'il écrit que le fantasme ou la théorie de la castration est une réponse aux questions angoissantes que la différence des sexes pose au petit enfant. Elle est liée à une logique du retranchement, de la contradiction et du tiers-exclu, ce qui introduit le sujet humain au développement infini, mais aussi au carcan de ce seul type de logique. Or, nous savons qu'il existe plusieurs logiques et, entre autres, une logique de la complémentarité, dans le cadre de laquelle les éléments sont complémentaires, non l'un par rapport à l'autre, mais chacun par rapport à l'ensemble qu'ils constituent : ainsi « homme » et « femme » par rapport à l'ensemble que constitue le couple humain.

S'il s'agit d'introduire à la pensée du « manque », la séparation du nouveau-né humain d'avec sa mère, dès la naissance, du fait de son incapacité motrice à s'accrocher à elle comme le bébé primate, marquant également les deux sexes et la promotion du psychisme humain bien avant l'autonomie motrice, est le critère originaire et primordial du manque commun aux deux sexes. La vie génitale, outre son rôle propre, est un des moyens de reconstituer symboliquement l'unité d'elle toujours déjà perdue. Fantasmes et angoisse de castration dans les deux sexes viennent ensuite et concernent moins les organes visibles ou invisibles que la possibilité (ou non) de satisfaire un désir vital, de réaliser les actes et d'accéder aux plaisirs qui s'y trouvent normalement liés : relation sexuelle et orgasme pour les deux sexes, pouvoir fécondant pour l'homme et maternité pour la femme.

Si un rite religieux comme la circoncision a pu être interprété au mieux comme une marque du manque féminin de l'homme, on sait aujourd'hui les dangers des marques corporelles visibles et plus ou moins indélébiles avec l'idolâtrie positive et surtout négative qui les guette. La vue permet de percevoir un aspect de la différence des sexes mais, isolée de la riche intersensorialité humaine et de l'invisible capacité de penser, elle nous laisse dans une logique primitive de la menace : être châtré, châtrer ou se châtrer ; être tué, tué ou se tuer psychologiquement ou (et) physiquement. Elle a longtemps caché la richesse des plus faibles physiquement : les femmes, les enfants, et les infirmes. L'histoire et la psychanalyse nous en montrent éloquemment la prégnance, mais les luttes des hommes et des femmes pour transformer favorablement leurs sociétés, le travail en commun, la relation amoureuse et la cure psychanalytique nous montrent que cette logique peut être dépassée dans le sens d'une autocréation permanente de chacun(e) et de l'humanité.

Alors que la psychanalyse comme pratique clinique, comme méthode de recherche et comme science du psychisme est en difficultés face à la multiplication de toutes sortes de thérapies face aux méthodes comportementales et cognitivistes et face aux dites « sciences cognitivistes et comportementales » qui seraient censées apporter dans l'étude du psychisme la rigueur scientifique qui manquerait à la psychanalyse, il est temps de recentrer la psychanalyse sur la théorie de la symbolisation humaine avec ses aspects généraux et surtout ses aspects singuliers à chaque sujet. Sur ce chemin, la théorie freudienne du complexe de castration est grosse de confusions entre psychanalystes et d'incompréhension avec les autres scientifiques. Les représentations psychiques du corps et des fonctions corporelles permettent un jeu infini de la fantasmatisation commune et individuelle des patients et de leurs analystes, dont les fantasmes de castration ne sont que l'une des modalités importantes. Mais il convient de distinguer les fantasmes des réalités matérielles et psychiques

À l'orée du troisième millénaire, on peut s'attendre à des modifications du pourcentage des garçons et des filles dans les consultations jusqu'à l'adolescence, comme dans le rapport inverse qui affecte les consultations des adultes et dans la place différentielle du suicide par rapport au sexe. Il s'agit moins de

différences liées au sexe que de différences culturelles liées à la place sociale donnée aux deux sexes. Le thérapeute n'est pas seulement investi d'une fonction maternelle ou paternelle, il peut faire aussi l'objet d'un transfert filial dans le cadre duquel il est convié à incarner l'enfant que fut le patient. Enfin, certains héritages transgénérationnels, qui induisent un effet fantôme, ne peuvent faire l'objet d'un transfert et ne peuvent qu'être construits par le thérapeute et proposés au patient sous forme d'hypothèses prudentes. Quel que soit son sexe, le (la) psychanalyste est amené(e) à opérer un double mouvement, tantôt en se présentant « en creux » à son patient lui offrant une « enveloppe souple » où il puisse se lover, dans une attitude réceptrice, réputée féminine, tantôt en se montrant pénétrant pour fixer le cadre analytique et pour « décoller » le patient de soi par l'interprétation, dans une attitude émettrice, réputée masculine. ■

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Abraham, N., Torok, M. (1976). *Le verbier de l'Homme aux loups*, Paris, Aubier-Flammarion, 1976.
2. Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.
3. Cachard, C. (1986). *L'autre histoire*, Paris, Éditions des femmes.
4. Freud, S. (1984). *Résultats, idées, problèmes, I*, Paris, PUF.
5. Gear, C., Liendo, E. (1975). *Introduction à la sémiologie psychanalytique*, Paris, Éditions de Minuit.
6. Hermann, I. (1972). *L'instinct filial*, Paris, Denoël.
7. Laplanche, J., Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
8. Laplanche, J. (1990). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, 2^e ed, Paris, PUF.
9. Mendel, G. (1988). *La psychanalyse revisitée*, Paris, La Découverte.
10. Nachin, C. (1993). *Les fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan.
11. Rand, N. (1993). *Renouveaux de la psychanalyse*, in *Les Temps Modernes*, Paris, Gallimard, IXL, 564, pp. 140-173.
12. Sylwan, B. (1978). *Le ferd-ikt*, *Études freudiennes*, n° 13-14, pp. 127-174.
13. Torok, M., Rand, N. (1989). *Lettre ouverte sur la sexualité féminine*, *Le Bloc-Notes de la Psychanalyse*, Genève, n° 9.